

CHÂTELAINES

Le féminisme va trop loin !

Et c'est Élisabeth Badinter, féministe de la première heure, qui le dit. Pour en savoir plus long, nous l'avons rencontrée chez elle, à Paris.

7 juin. 2005 Denyse Beaulieu



Elisabeth Badinter

Dans son plus récent ouvrage, *Fausse route* (Odile Jacob), Élisabeth Badinter, essayiste, philosophe et écrivaine, exprime son inquiétude face aux dérives actuelles du féminisme. Dérives quand, par exemple, on idéalise la maternité et prône le retour des mères au bercail. Ou quand on élargit le concept de harcèlement sexuel au point de le confondre avec le flirt. Car en renvoyant toutes les femmes au statut de victimes et tous les hommes à celui d'exploiteurs et de prédateurs, le féminisme occidental risque de creuser encore plus le fossé entre les sexes.

Nos 12 questions à Élisabeth Badinter...

1. Qu'est-ce qui vous a poussée à parler de déroutement du féminisme ?

Élisabeth Badinter : Il y a diverses raisons. Entre autres, j'ai été renversée par le procès qu'on a intenté à un universitaire français accusé de harcèlement sur une de ses étudiantes de 33 ans, parce qu'il lui aurait peut-être mis la main sur le genou dans un taxi. Une poursuite en justice était-elle nécessaire ? La jeune femme aurait pu simplement le remettre à sa place. Des femmes victimes, il y en a en Afghanistan et dans la plus grande partie du monde. Mais arrêtons de dire que toutes les femmes sont victimes de tous les hommes, ce n'est pas vrai !

Inscrivez-vous!

2. En France, on avance que 10 % des femmes souffrent de violence conjugale. Qu'en pensez-vous ?

Soit dit en passant, c'est trois fois plus qu'au Canada, d'où je viens de recevoir les résultats d'une enquête menée en 2002. Comment expliquer cet écart dont personne ne semble s'étonner ? Quand on regarde les chiffres français de plus près, on constate que le concept de violence conjugale a été étendu à l'extrême et il implique même les remarques désagréables et les tensions conjugales. Alors que ce genre de « violence » va dans les deux sens puisqu'il y a aussi des femmes qui maltraitent ainsi leurs maris.

3. Où commence la violence et où s'arrête-t-elle ?

Quand votre mari vous demande de regarder un film pornographique avec lui, s'agit-il de violence ? Quand un homme qui n'est pas votre supérieur hiérarchique vous fait des avances, est-ce qu'il faut immédiatement recourir à la loi ? Est-ce qu'on n'est pas capable de répondre « fous-moi la paix » sans tout de suite se considérer comme une victime ? Les femmes ne sont pas des bébés ou des enfants impuissantes.

4. En somme, le harcèlement sexuel a une définition si large maintenant qu'on se demande comment on va arriver à se faire draguer !

Comme le dit la féministe américaine Katie Roiphe, « pour recevoir des attentions sexuelles désirées, il faut en recevoir qui ne sont pas désirées ». Penser que les femmes sont les victimes impuissantes d'obsédés sexuels, que l'obsession sexuelle est quasiment dans tous les gestes, dans toutes les paroles, rechercher la transparence dans tous les rapports hommes-femmes, c'est la caricature même du puritanisme. Tant qu'on n'est pas contraint par la force, chacun peut faire ce qu'il veut.

5. Quel bilan faites-vous de deux décennies de combat féministe ?

Après des années de lutte pour l'égalité, les femmes ont pu constater que les hommes ne suivaient pas... Alors qu'elles faisaient toujours la double journée de travail, au bureau puis à la maison. En France, les femmes les mieux formées sont plus souvent au chômage que les hommes. Pour une fille, même bardée de diplômes, trouver un premier emploi s'avère toujours beaucoup plus long que pour un garçon. Je crois que la deuxième génération des filles, celles qui ont vu leurs mères s'agiter, divorcer, etc., se sont dit : « Pas nous. »

6. Une sorte de ras-le-bol des superwomen ?

Les jeunes femmes n'ont pas envie de lutter, de tout assumer comme leurs mères. C'est pour ça qu'elles sont de plus en plus nombreuses à avoir envie de retourner à la maison. J'en veux aux féministes de ne plus se battre pour avoir davantage de garderies ou d'aide pour la garde à domicile. On encourage le travail à temps partiel, donc les travaux les plus mal payés. Quand on accepte ça, comment peut-on après critiquer les 20 % d'écart de salaire entre les deux sexes ? Car l'égalité passe par l'égalité des salaires. Et pour qu'il y ait égalité des salaires, la société doit donner aux mères la possibilité de faire garder leurs enfants dans les meilleures conditions.

7. On a l'impression que les féministes veulent souligner les différences entre les sexes, plutôt que leur égalité. De ce point de vue, la maternité est un plus pour les femmes, non ?

Refaire de la maternité le centre de la vie des femmes, c'est extrêmement dangereux. Nous avons une espérance de vie de 80 ans, et la maternité représente au plus 20 ans dans la vie d'une femme. Au plus ! On ne joue pas toute son existence sur 10 ou 15 ans de sa vie !

Inscrivez-vous!

8. Mais le fait d'être mère ne donne-t-il pas des qualités distinctives aux femmes dans le domaine professionnel ou en politique, par exemple ?

On entend dire que cette puissance maternelle ferait des femmes des êtres plus attentifs aux autres que les hommes, plus dévoués, qu'elles feraient de la politique de façon moins égoïste, moins ambitieuse, plus concrète... Mais ça n'a pas de sens ! Quiconque connaît un peu les femmes politiques sait que ce n'est pas vrai. Quand on veut faire de la politique, on tient à imposer la loi. Et on impose la loi avec des qualités plus spécifiquement viriles, traditionnelles, que les femmes possèdent, mais certainement pas avec ce discours un peu gnangnan d'une femme à l'écoute des autres et sans ambition personnelle.

9. Quand on soutient que les femmes sont plus à l'écoute, plus concrètes, etc., ne dénie-t-on pas aux hommes ces qualités ?

Exactement. L'homme devient alors le complément négatif de la femme. C'est une grande impasse. Je suis depuis longtemps imprégnée du propos de l'anthropologue Margaret Mead, qui dit que « quand un sexe souffre, l'autre souffre aussi ». Je considère que le féminisme actuel fait fausse route chaque fois qu'il met l'accent sur la femme comme victime, ce qui implique une vision de l'homme comme bourreau.

10. Aujourd'hui, aucun rôle n'est fixe, ce qui peut être très déconcertant pour les hommes comme pour les femmes.

On ne peut pas à la fois demander la liberté et vouloir que les rôles et les identités soient définis d'avance. La liberté va de pair avec un éventail de choix, qui est certes source d'angoisse. Mais si vous voulez le retour des modèles, vous mettez un frein à la liberté. Cela dit, les êtres humains ont un besoin frénétique d'acquérir le sens de leur identité sexuelle et ce long processus passe par une phase où, enfant, on adopte les stéréotypes.

11. Du genre les camions pour les garçons, les poupées pour les filles ?

Oui, et j'en ai fait l'expérience avec mes enfants. Avec les copines de mon âge, on se disait qu'il fallait les mêmes jouets pour tous. On a été démenties de façon royale ! Au bout de très peu de temps, on a dû admettre que nos théories ne tenaient pas. Pour pouvoir être libre à l'égard de son identité sexuelle, il faut déjà pouvoir acquérir cette identité. Après, on en fait ce qu'on veut. Tant qu'un homme ne sait pas qu'il est un homme, il tombe dans le machisme, c'est évident. Tous les machos sont de malheureux bébés à peine certains qu'ils sont des garçons !

12. Pensez-vous qu'il y a un espoir de réconciliation entre les sexes ?

Oui. Parce qu'on vit mieux avec l'autre que sans l'autre. Homme ou femme, on rêve de trouver le compagnon de sa vie, avec qui finir sa vie dans l'amour. Même si on peut très bien vivre tout seul. Comme ce désir de vivre à deux est très fort, je crois qu'on va prendre conscience un jour ou l'autre qu'on a fait fausse route.

Inscrivez-vous!